

PROPOS ECHAPPES...

Jacques LOMBARD
(ORSTOM)

Les différents débats, dont la presse s'est faite l'écho, suite aux quelques récentes expositions organisées au Musée de la Villette, au Grand Palais, au Musée des Arts océaniques et africains et à la Fondation Dapper, pour ne citer que quelques-unes d'entre elles, témoignent de l'éternelle confrontation entre plusieurs conceptions esthétiques, ethnographiques, "indemnitaires" des "objets culturels" en provenance d'Afrique et du Pacifique.

Je dois dire que je ne me retrouve dans aucune et si je n'ai nullement la prétention d'apporter une autre perspective à ce débat, je voudrais néanmoins développer certains éléments de réflexion sur cette question pour avoir collaboré à différentes expositions. Ceci, ajoutons-le, ne me donne pas de compétence particulière pour parler de muséographie puisque je poursuivais, dans chacune de ces expériences, une démarche personnelle née de mes propres interrogations sur le statut qu'il convient de donner au domaine du sensible, aux affects, dans le champ de l'anthropologie.

Il me semblait, en effet, que l'objet culturel, pour ne pas dire l'objet d'art, par opposition à l'outil, est un élément du réel, un "fait", à sa manière, qui s'impose d'emblée et qui recèle beaucoup plus que l'intelligence que nous en avons. Si cet objet nous fait penser, il nous "fait" aussi "quelque chose", et on peut se demander dans quelle mesure cette émotion, au fond revendiquée comme telle, n'est pas un des chemins

nécessaires pour l'intelligibilité de l'objet.

C'est un peu la même question que pour l'image : il y a toujours plus dans chaque image que ce que nous pouvons en dire, et en ce sens l'utilisation de l'image est totalement indispensable à l'appréhension de nombreux phénomènes dont elle nous donne une connaissance sensible dans l'attente, peut-être, d'une autre approche. Ce que nous "sentons", le choix esthétique, constitue un élément d'approche des phénomènes que nous ne savons pas quelquefois maîtriser autrement et apparaît ainsi comme un véritable lieu de recherche.

Souvent, le musée édulcore, appauvrit, neutralise l'objet. Sorti de son contexte, il est réduit quelquefois à l'état de ponctuation dans une construction dense et charpentée qui ne peut ainsi lui donner sa vraie place puisque sa logique profonde est ailleurs et qui aboutit à un panthéon où chaque objet est définitivement situé. La logique du musée est celle de l'archivage et de la classification.

Je pense à cette réflexion du Conservateur en chef du Musée national d'Abidjan, M. Savane Java, cité par Emmanuel de Roux dans *Le Monde* (1er novembre 1989) : "Je refuse complètement la problématique de l'oeuvre d'art dans laquelle on veut cantonner les manifestations de notre culture. Au Grand Palais, j'ai l'impression de voir des objets mutilés. Les masques, par exemple, sont présentés comme des sculptures. Or ce sont des institutions relevant du sacré et les ambassadeurs de notre mémoire. Ils nous racontent une histoire, notre Histoire. Leur esthétique n'est pas négligeable, mais somme toute secondaire. Leur charge éducative nous importe plus. Nous avons hérité du musée colonial et de ses objets sans âme. Notre travail est d'en faire des lieux où les Africains retrouveront la conscience de leur passé. Notre devoir, à nous conservateurs, est de briser le regard européen qui, après avoir longtemps nié notre culture, est en train de se l'approprier."

S'agit-il seulement de regard colonial ou bien d'une incapacité de notre part à transporter un objet avec toute sa charge à l'extérieur de son lieu d'origine ? Car là aussi on n'écoute pas trop le sensible pour ne parler que de "charge éducative" qui donc doit ramener l'objet à sa vraie place dans le discours volontariste de l'identité nationale.

Un objet est bien au-delà du discours ; il obéit, avec d'autres objets, à une grammaire propre, comme le cinéma possède la sienne. Disons que plus que le réel, un objet culturel, un "objet d'art" est une fiction du réel et c'est là sans doute où se loge sa force, dans sa capacité à transcrire le réel pour le traduire, l'appivoiser, l'innocenter ; poème du sacrifice, de la douleur, de l'amour, de la violence. En ce sens, l'objet est fait pour nous faire rêver et plus nous rêvons, plus nous sommes capables de nous imprégner de sa force, et alors de tisser, de tresser tous ses fils qui croisent les inventions du Monde, nous le donnant ainsi plus proche, mieux partagé, à notre mesure...

Les traditions changent comme les époques, les âges... et certaines qui paraissent millénaires, tirées de la bouche des premiers prophètes, sont seulement des innovations, des aménagements de circonstance, indispensables à tout le monde et je voudrais en donner un exemple avec des "oeuvres d'art". Dans le cadre de l'exposition "Les Magiciens de la Terre", le Musée national d'Art moderne a présenté un certain nombre d'oeuvres provenant des pays du Sud et en particulier des *aloalo* originaires de Madagascar. Il s'agit en fait de poteaux funéraires qui sont plantés sur la plate-forme empierrée des tombeaux. Décorés à leur base de motifs géométriques dont, comme il est dit dans la littérature consacrée, "la signification s'est perdue avec le temps" ! ils sont surmontés de petites scènes de la vie quotidienne, vie au village et vie à la ville.

Longtemps on a vu dans ces décorations funéraires du pays mahafale, l'image même d'une tradition ancestrale et pourtant, il s'agit là de quelque chose de tout à fait contemporain qui est moins l'évolution d'une tradition que le résultat de sa transformation. Cet art funéraire, sous une forme un peu différente, était connu dans la région mais réservé aux seuls souverains, alors que les gens "du commun" ne disposaient que de simples tombeaux en pierres sans décoration particulière. Les changements introduits par la période coloniale vont provoquer une redistribution des richesses à l'intérieur de ces communautés pastorales offrant ainsi aux anciens dépendants la possibilité de s'enrichir et d'acquérir de gros troupeaux. Mais cette aisance matérielle ne suffisait pas à leur bonheur, il fallait un blason, une histoire, il fallait projeter leur image actuelle dans le passé et peu à peu, va naître une nouvelle tradition de fabrication d'*aloalo* dérivée des anciennes pratiques royales et qui est tellement vivante de nos

jours qu'elle entretient une forte concurrence entre les sculpteurs favorisant une véritable "autonomisation" de leurs activités artistiques.

Au fond, on peut se demander si la tradition n'est pas une invention de l'extérieur, alors que la vie est ailleurs comme celle qui vibre dans la musique noire sud-africaine, si étonnamment moderne.

Lombard Jacques (1990)

Propos échappés....

In : Ferry M.P. (ed.), Gruénais Marc-Eric (ed.), Echard N.
(collab.), Quiminal C. (collab.) Anthropologues, anthropologie
et musées

Bulletin - AFA, (39), 85-88. ISSN 0249-74-76